



■ **Les** **PINO**  
**ARLACCHI** ■

# hommes du déshonneur

**La stupéfiante confession du repentant  
Antonino Calderone**

■ **Albin Michel** ■

# Les hommes du déshonneur

Cette terrible confession a plongé l'Italie dans la stupeur. En raison de la position de Calderone, l'un des chefs de la mafia de Catane, arrêté à Nice en 1986, ces pages, d'une rare brutalité, constituent un témoignage unique sur la Cosa Nostra. Les révélations capitales qui s'y trouvent ont permis à la police italienne de procéder à plus de 250 arrestations.

En échange de sa liberté, Antonino Calderone a accepté de raconter la vie de la mafia sicilienne au jour le jour. Il explique ainsi par le menu comment on devient «homme d'honneur», décrit la Cosa Nostra avec ses rites, son code, sa hiérarchie, dévoile ses liens avec le monde politique et judiciaire, passe froidement en revue les méthodes et la logique des assassinats, y compris ceux des enfants. Le tableau est effrayant : c'est celui d'un univers fondamentalement archaïque, régi par la terreur et la vengeance.

À l'heure où l'Italie, après les meurtres des juges Falcone et Borsellino, se trouve en proie à une anarchie dont la Cosa Nostra risque de profiter, à l'heure où l'on s'interroge sur l'infiltration des réseaux mafieux en France, ce document nous fait entrer pour la première fois au cœur même de la mafia. Il prend le risque de tout nous dire.

Pino Arlacchi, 45 ans, sociologue considéré comme le plus grand spécialiste de la criminalité en Italie, est à l'origine d'un programme «anti-mafia» élaboré par le ministère de l'Intérieur.

Didier Thimonier  
Photo Franco Zecchin



ISBN 2-226-06147-9  
125,00 F TTC

 SAGIM - Livry-Gargan

Il me semble avoir déjà dit que dans certaines familles mafieuses d'aujourd'hui se répand peu à peu l'habitude de contacts directs, sans l'intermédiaire du chef de dizaine, entre le représentant et de simples hommes d'honneur qui bénéficient de sa confiance absolue, et dont il peut se servir pour des actions secrètes qui restent ignorées de tous les autres membres de la famille. Cette habitude s'appuie sur le fait qu'il y a en circulation quelques individus très particuliers, déséquilibrés et faibles, qui manquent de points de référence dans le monde. Des hommes sans drapeau et sans père, pour qui ça n'a aucune importance de risquer leur vie ou de l'enlever aux autres, et qui circulent comme s'ils attendaient d'être tués. L'astuce, pour le chef mafieux dégourdi, consiste à se les attacher et à les utiliser pour les tâches les plus dangereuses, surtout pour les meurtres. Ces individus peuvent devenir une arme formidable s'ils tombent entre les mains qu'il faut. Ils finissent par vénérer leur chef, par ne plus voir que lui et ses ordres, comme s'il était leur père disparu.

C'est bien ce que montre l'histoire de Damiano Caruso et de Giuseppe Di Cristina. Caruso était un dingue, un paumé qui ne savait que créer des problèmes partout où il se trouvait. Mais il était d'une audace sans limites et féroce comme un animal. Il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. Le monde de Damiano Caruso commençait et finissait avec une seule personne : Giuseppe Di Cristina, qui le protégeait, le chouchoutait et l'appelait « mon pupille ». Pour éviter qu'il ne soit tué (Caruso s'était déjà mis dans de sacrés pétrins) et pour se l'attacher définitivement, Di Cristina, à un moment donné, l'avait fait homme d'honneur de la famille de Riesi. Ç'avait été un coup de force, une affiliation totalement abusive, parce qu'elle avait été faite en cachette et sans demander l'assentiment de la famille de Villabate, lieu de naissance de Caruso.

Les règles de la mafia ressemblent un peu aux lois de l'État ; elles sont les mêmes pour presque tous. Il y a eu pas mal de protestations puis la tempête s'est calmée et Di

Cristina a même emmené son esclave personnel avec lui à Palerme, où il avait commencé à travailler. Il l'a chargé de toutes sortes de choses et Caruso les a faites, à sa manière. Il l'a chargé de tuer le député Nicosia, le fasciste, celui du Movimento Sociale. Cet ordre avait été donné à Caruso dans le cadre de la stratégie « subversive » décidée par Badalamenti au début des années soixante-dix, et Caruso a essayé de faire de son mieux. Il était à ce point bestial qu'il s'est présenté sur le lieu de l'action avec une hache. Même pas un couteau. Non, Nicosia, c'est à coups de hache qu'il voulait le tuer. Mais comme il était maladroit, pas très précis, quand il a frappé avec la hache, il a mal visé et il se l'est plantée dans la jambe. C'est parce qu'il avait la jambe bousillée qu'il n'a pas pu le finir. Il a réussi à lui donner quand même quelques coups de hache mais Nicosia a survécu.

Caruso a été aussi chargé du meurtre de Ciuni, le gérant d'un hôtel qui avait un désaccord avec Di Cristina. Caruso était allé le chercher un soir à son hôtel et l'avait poignardé, sans parvenir à le tuer. Il l'avait blessé grièvement et Ciuni avait été emmené à l'hôpital civil. Mais Di Cristina venait juste de lire *Le Parrain* et il lui est venu l'idée de faire comme dans le livre. Il a envoyé de nouveau Caruso, cette fois avec d'autres, à l'hôpital. Ils se sont déguisés en médecins, avec la blouse blanche et tout le reste, et ils l'ont tué dans son lit. La chose a fait grand bruit parce qu'on n'avait jamais entendu parler d'un meurtre dans un hôpital.

Le comportement de Caruso, la grosse bourde qu'il a faite dans l'action de viale Lazio, je les ai déjà décrits. Je dois seulement ajouter que ce malheureux s'est comporté de travers même en Amérique, où il avait été envoyé après le massacre pour soigner ses blessures et se reposer. C'est Pippo Bono qui l'a aidé à s'expatrier et qui l'a accompagné ensuite chez Carlo Gambino, le chef des chefs en Amérique, le n° 1. Dès qu'il s'est retrouvé en présence de Gambino, Caruso a commencé à faire le fanfaron. Il lui a décrit toute l'action dans ses moindres détails, en se vantant de ce qu'il avait fait, en se donnant le

beau rôle, à lui et naturellement à Giuseppe Di Cristina. Il avait l'impression de faire quelque chose de bien. Il se sentait un héros parce qu'à ce moment-là, même aux États-Unis, tout le monde parlait de viale Lazio.

Mais il ne s'apercevait pas que plus il palabrait, plus Carlo Gambino était irrité. Pippo Bono était sur des charbons ardents et avait honte comme un voleur, parce qu'il se rendait compte de l'erreur monumentale que Caruso était en train de commettre. Premièrement, il s'était mis à parler alors que personne ne lui avait rien demandé. Deuxièmement, Gambino et les autres étaient parfaitement au courant de tout, et s'ils avaient accepté de bon gré de donner l'hospitalité à Caruso et de le faire soigner par leurs médecins de confiance, ils n'avaient pas pour autant envie de se mettre à commenter l'événement avec le premier venu. Et troisièmement, qui donc l'avait autorisé à pontifier comme ça devant un personnage comme Carlo Gambino, de New York, un type qui tenait la moitié de l'Amérique dans sa main ?

Mais il était comme ça. Il ne mesurait pas ses paroles, il ne savait pas se contrôler. Après viale Lazio, Damiano Caruso a fini par se monter la tête et par se croire invulnérable, supérieur à tout et à tout le monde, sauf à son patron. Il ne respectait plus personne et il a commencé à en faire de toutes les couleurs. Il a commis un vol dans l'entrepôt d'allumettes d'Enzo Vasile, un homme d'honneur de Palerme. Il a refusé de rendre le butin d'un cambriolage effectué dans la bijouterie d'un autre homme d'honneur, et il a répondu d'une manière arrogante à Bernardo Provenzano qui lui demandait des comptes sur son comportement.

A une occasion à laquelle j'étais présent, Caruso avait même parlé à tort et à travers devant Luciano Liggio. C'était chez mon frère. On venait de prendre le café et la conversation est venue sur le moyen de faire évader les Rimi de la prison de Raguse. On était en train de discuter de la position du mur d'enceinte et on se servait des tasses et des petites cuillères pour représenter l'action. Caruso s'est mis aussitôt au centre de la discussion et a

commencé à dire qu'il fallait faire comme ci et comme ça. Quand Liggio l'a contredit en faisant des objections sur le choix d'une position, Caruso a répliqué promptement : « Ne le prenez pas mal, mais moi, je les comprends mieux que vous, ces choses-là ! » Liggio l'a regardé comme s'il allait le tuer sur place et n'a plus rien dit, et ce regard a fait taire l'un après l'autre tous ceux qui étaient là.

Et c'est justement par la main de Liggio, des années plus tard, vers 1973, que Caruso a cessé de vivre. Il a été tué en même temps que sa maîtresse et la fille de sa maîtresse. Liggio le haïssait parce qu'il estimait Caruso responsable de l'élimination d'un jeune auquel il tenait beaucoup, ce Nino Guarano de Valledlunga, surnommé « Cori granni », qui l'accompagnait en Fiat 500 à la chasse au commissaire Mangano. Caruso avait tué Guarano parce qu'il soupçonnait ce dernier de s'éloigner de son cher Di Cristina pour se rapprocher des Madonia, qui étaient alors alliés à Liggio, et pour supprimer un obstacle à la nomination de Di Cristina comme représentant provincial de Caltanissetta. Liggio a rencontré Caruso à Milan, où il s'était réfugié après s'être sauvé de son lieu de relégation surveillée, et il l'a fait tuer par Nello Pernice à la première occasion. Ensuite, comme il savait que Caruso avait une maîtresse à laquelle il se confiait et que cette femme avait une fille avec laquelle Caruso couchait aussi, il les a envoyées chercher toutes les deux en leur disant que Damiano avait été blessé et qu'il fallait des vêtements et des pansements. Les deux femmes sont accourues aussitôt et Liggio a tué la mère, puis il a baisé la fille, qui pouvait avoir quinze ou seize ans, et il l'a tuée elle aussi. Un cousin de Caruso qui était arrivé de Palerme et qui le cherchait a disparu peu de temps après. Tout le monde a disparu.